

naire ne sont que des crétins ;... mais voilà justement leur mérite.

UN HUISSIER.

Citoyen consul, les ministres t'attendent.

LE SECRÉTAIRE.

Donne-moi congé pour quelques heures.

LE CONSUL.

Où vas-tu ? J'ai constamment besoin de toi ; il faut au moins que je sache où te prendre.

LE SECRÉTAIRE.

Je vais tenir conseil aussi. J'ai mon avis à donner sur un costume de première danseuse.

LE CONSUL.

Heureux drôle ! se sont-ils tes soucis, à toi.

LE SECRÉTAIRE.

Ne m'en blâme pas. Les danseuses m'empêchent de conspirer. Trouve autre chose qui puisse attacher à la révolution sociale un homme qui a lu les P. res de l'église.

LE VECILLOT.

(A Continuer.)

LES PARTAGEUX.

PREMIER DIALOGUE.—LE DÉMOCRATE.

Le Démocrate.—Eh ben ! père François, nous avons donc la république ?

Le Père François.—Hélas ! oui, mon garçon.

Le Démocrate.—Faut pas vous désoler. Le bon temps reviendra, et pour cette fois il ne nous quittera plus.

Le Père François.—Tu es bien jeune, mon garçon, pour savoir ça ; si tu avais vu comme moi la première, tu saurais que quand la république arrive ça n'est pas toujours couleur de rose.

Ici, je dois vous dire, ami lecteur, que le père François, avec qui nous allons causer quelques temps, est un homme qui a passé et bien passé la soixantaine. Cependant il est toujours vert et bien portant. C'est un vieillard actif, alerte, remuant, se couchant tard, se levant tôt, veillant à toutes ses affaires par lui-même et tenant encore, comme un jeune homme, les mancherons de sa charrue. Il a de la corne dans la main, comme on dit ; c'est que toute sa vie il a travaillée sans paix ni trêve, excepté le dimanche pourtant, car il est chantre à la petite église du village, membre du conseil de fabrique et religieux observateur des jours de repos que nous devons à Dieu. Quelques mèches de cheveux presque blancs s'échappent de son bonnet de coton bleu à raies rouges. De grosses rides, creuses comme les sillons qu'il trace avec le soc de sa charrue, courent sa figure en tous sens. Il porte la blouse, le pantalon à guêtres boutonnées jusqu'au genoux et les gros souliers ferrés de voyage. C'est un bon et brave paysan, comme était mon père ou le vôtre, tout franc, tout rond, tout loyal, allant droit son chemin et n'entendant finesse ni malice à ce qui n'est pas l'équité, la droiture, la probité. Enfin c'est un des vingt ou vingt-cinq millions de citoyens qui habitent nos campagnes, cultivent la terre, enrichissent la France, défendent nos frontières au besoin et s'en vont en bénissant Dieu, qu'ils ont aimé et respecté toute leur vie.

Le démocrate qui cherche à l'endoctriner, et qui lui parle si familièrement, est le fils d'un de ses anciens amis. C'est un cousin, un petit-cousin : car

dans mon pays nous sommes tous cousins, non pas de la même manière qu'on est frère à Paris depuis la république, c'est-à-dire pour se détester et s'entretuer de temps à autre, mais vrai cousin par sang ou par alliance, ayant tous le cœur sur la main. C'est un cousin qui a grandi au village jusqu'à l'âge de douze ou treize ans. Son père étant mort, on l'a envoyé au collège à Soissons. Il a fait ses classes, il est entré chez un notaire, puis il est venu se perdre à Paris, dans la grande ville des grandes iniquités et des grandes corruptions. Là il est devenu démocrate. C'est l'histoire de beaucoup de gens que vous connaissez, c'est l'histoire de presque tous les démocrates, ne sachant rien, mais croyant tout savoir, ayant juste assez de connaissance pour développer leurs mauvais instincts, pas assez pour les redresser.

Quant à moi, je n'ai pas besoin de vous faire mon portrait ; il serait trop ou trop peu flatté. Je me connais parfaitement, voyez-vous, et si je vous disais tout le mal que je pense de moi, vous en croiriez beaucoup de bien. D'ailleurs je ne veux pas me faire entrer dans la conversation. Je ne ferai que raconter ce que j'ai entendu. Je n'ai pas la prétention de reproduire mot pour mot les paroles du père François, mais je prétends traduire et rendre très-exactement sa pensée. On verra qu'elle en vaut bien une autre.

Le Démocrate.—Mais, père François, en 89 on n'était pas prêt pour la république, voilà pourquoi il y en a tant de vicieuses ; aujourd'hui, nous sommes tous républicains.

Le père François.—Tous, tous, ça te plaît à dire, mon ami ; à peu près comme on était tous pour Louis-Philippe avant la révolution ; comme on sera tous pour n'importe qui après. Maintenant, vois-tu, il n'y a de républicain que ceux qui ne l'ont jamais été ; quand on l'a été, on ne l'est plus ; et quand on l'est on ne l'est pas longtemps. Attends voir deux ou trois ans....

Le Démocrate.—Parbleu ! il faut bien le temps que la république s'organise. Jusqu'à présent nous ne l'avons pas encore eue. Laissez le temps à l'arbre de porter son fruit. On ne récolte pas avant d'avoir semé.

Le père François.—Oui, pour récolter des taxes, des guerres, des contributions de toute nature et pas d'argent. La belle affaire !

Le Démocrate.—Vous voyez tout en noir, père François ; quel oiseau de mauvais augure vous faites ! Voyons, n'êtes-vous pas électeur, éligible et citoyen comme le premier venu ?

Le père François.—Ça m'avance bien d'être électeur, éligible et citoyen, et de n'avoir pas le sou. Autrefois il fallait de l'argent pour être électeur, mais au moins on en gagnait, et quand on en avait gagné, on était sûr de pouvoir le conserver ou à peu près sans que le percepteur (1) eût rien à y voir.

Le Démocrate.—C'est donc toujours les impôts qui vous font peur.

Le père François.—Eh ! sans doute. Crois-tu que c'est amusant de piocher toute la sainte journée pour nourrir un tas de paresseux des villes, un tas de vauriens pour qui on construit des monuments que nous verrons jamais ou à qui on donne des secours sans même les faire travailler ? Vois-tu, mon ami, retiens bien ça, le gouvernement qui lève le moins d'impôts est le meilleur, parce que c'est le plus simple et celui qui va le mieux au goût de tout le

(1) On appelle percepteur, celui chargé par le gouvernement de prélever les taxes et impôts.